



SHANGHAI EXPRESS

*Under the towering skyscrapers,
Shanghai's young minds are
building an alternative future
for themselves and their city.
(Hint: It involves rock 'n' roll.)*

*À l'ombre des gratte-ciels, de
jeunes créateurs indépendants
se tournent vers l'avenir pour
faire vibrer (et surtout danser)
la mégapole chinoise.*

BY / PAR Benjamin Leszcz
PHOTOS BY / DE Dan Monick

It's a Saturday night, and Yuyintang, Shanghai's most revered rock venue, is over capacity. I bob, weave and apologize my way up to the front row as a local rock trio, the Beat Bandits, takes the stage. Led by Misuzu, a dapper 30-year-old Shanghaiese wearing a flat cap, vest and tie, the Bandits open with a catchy surf-inspired tune. The crowd responds immediately with rhythmic bopping. When the band calls out "Ooh," the crowd replies, on beat, "Aah." Soon I, too, am bopping and aah-ing.

Midway through the set, I step out to Yuyintang's back patio, which sits on a lush public garden. Amid the flimsy patio furniture, I meet Zhang Haisheng, the venue's soft-spoken owner. "When we opened in 2003, there were only a few bands in Shanghai," he tells me. "Now there are a number of venues and bands of every genre." Yuyintang, he explains, is Chinese for music nurturing house. Zhang's ambitions are grand; he'd like to see Shanghai have a musical moment like Seattle in the 1990s or Montreal in the early 2000s. But his scale is modest; Yuyintang's official capacity is about 100. Still, it's an enthusiastic 100.

Enthusiasm, it turns out, is in no short supply in Shanghai. Nearly a century after writers and artists from around the world first flocked here, this port city is re-establishing itself as a global creative capital. Just as the Expo 2010 Shanghai China propelled a building boom that remodelled part of the metropolis' skyline and added new infrastructure – such →

En ce samedi soir, le Yuyintang, la boîte de rock la plus prisée de Shanghai, déborde. À coups d'excuses, je parviens à me faufiler jusqu'en avant alors qu'un trio de rock local, les Beat Bandits, entre en scène. Mené par Misuzu, un fringant Shanghaïen de 30 ans portant veston, cravate et casquette, le groupe entame un air accrocheur aux accents de musique surf. La foule se met aussitôt à sauter et à danser. Quand le groupe fait « Oh », tout le monde répond « Ah » en mesure. Bientôt, moi aussi, je pousse des sauts et des ah.

À mi-concert, je sors sur la terrasse arrière, qui donne sur un luxuriant parc. Parmi les meubles de jardin, je rencontre le proprio des lieux, Zhang Haisheng. « Quand on a ouvert en 2003, il n'y avait que quelques groupes à Shanghai, souligne-t-il de sa voix posée. À présent, on compte pas mal de salles et des groupes en tout genre. » Yuyintang, explique-t-il, signifie « pépinière de musique ». Zhang a de grandes ambitions: il voudrait voir Shanghai vivre un moment de gloire musicale comme Seattle dans les années 1990 ou Montréal au début des années 2000. Mais ses moyens sont modestes: le Yuyintang ne peut recevoir qu'une foule d'environ 100 personnes. (Il s'agit toutefois d'une foule d'enthousiastes.)

Justement, l'enthousiasme ne manque pas à Shanghai. Près d'un siècle après avoir accueilli sa première vague d'artistes et d'écrivains du monde entier, cette ville portuaire s'affirme de nouveau comme capitale créative mondiale. De même que l'Expo 2010 Shanghai Chine a entraîné un boom de la construction qui a remodelé la silhouette de la métropole et mis en place de →

Previous spread
Double page en ouverture

Artist Chen Hangfeng at 696 Weihai Road, a former industrial complex now home to artists' studios and galleries. / L'artiste Chen Hangfeng pose au 696 Weihai Road, un ancien complexe industriel qui abrite des studios et des galeries d'art.

Clockwise from top left
Dans l'ordre habituel

With her street urchin style, it's no wonder Luo Luo is the owner of a vintage store; the skyline seen from Hyatt on the Bund; photographer Yu Miaoxin hangs out after shooting for a local magazine; the variety of lip-smacking dumplings available streetside is staggering. / Avec son style déjanté, pas étonnant que Luo Luo possède une boutique de vêtements usagés; la vue depuis l'hôtel Hyatt sur le Bund; le photographe Yu Miaoxin pose après une séance photo pour un magazine local; dans la rue existe une grande variété de dumplings.





→→ as the renovated riverfront promenade along the historic Bund, visible from my hotel room – a slew of independent artists and musicians is reshaping Shanghai’s cultural landscape. Take the Beat Bandits; they’re rockin’ in a city that had virtually no rock music a decade ago. So, too, are the people crammed into Yuyintang. When they bounce up and down they seem to be staying in one place. But, in fact, they are moving forward.

I don’t know if it’s the jetlag, my poor sense of direction or Shanghai’s winding highways, intersecting rivers and spotty signage, but on my first day in this town of 20 million, I’m thoroughly disoriented. I’m hoping that illustrator and graphic designer Nini Sum will be forgiving when I arrive late at her century-old row house on a leafy courtyard in the French Concession. I bring her a jasmine tea from the nearby Coffee Bean & Tea Leaf as a peace offering.

When I enter Sum’s three-floor apartment, she leads me up a flight of creaky wooden stairs to her compact home studio, where one of the first things I see is a surreal David Lynch-inspired painting of a one-eyed man with a tree branch for a head. Sum tells me that last year she opened IdleBeats, a screen-printing studio that doubles as a kind of community centre for budding artists. “We’re the first studio in town to invite artists to design prints, gig posters and T-shirts,” she says, adding that the idea is resonating with a “younger generation – you know, 20-year-olds.” Even though some of her friends are only three years older than her – Sum is 23 – “their style has already passed,” she says.

Leaving behind Sum’s quiet courtyard, it hits me that, like Manhattan with the volume turned up, the city seems to be in perpetual motion. I watch a car executing a three-point turn and, as it reverses, pedestrians and scooters zip around it. A rickety red bike cruises by, but I can’t see its rider, who’s concealed by Styrofoam boxes, piled five metres high. *There must be an eyehole somewhere*, I think, chuckling. →→

→ nouvelles infrastructures (dont la promenade riveraine rénovée le long du vénérable Bund, visible depuis ma chambre d’hôtel), une foule de musiciens et d’artistes indépendants en redessinent le paysage culturel. Prenez les Beat Bandits; ils font du rock dans une cité où cette musique était à peu près inconnue il y a 10 ans. Idem pour les spectateurs entassés au Yuyintang: ils dansent en ayant l’air de sautiller sur place, mais en fait, ils vont de l’avant.

Je ne sais si je dois blâmer le décalage horaire, mon faible sens de l’orientation ou Shanghai même, avec ses autoroutes sinueuses, ses cours d’eau entremêlés et sa signalisation inadéquate, mais je suis tout à fait déboussolé lors de ma première journée dans cette mégapole de 20 millions d’habitants. J’espère que l’illustratrice et infographiste Nini Sum m’excusera d’arriver en retard à son domicile, une maison en rangée centenaire donnant sur une cour ombragée dans l’ex-concession française. Pour me faire pardonner, je lui apporte un thé au jasmin du Coffee Bean & Tea Leaf voisin.

Dans son appart sur trois étages, Nini Sum me fait monter un escalier en bois qui craque jusqu’à son atelier exigu, où me saute aux yeux une étrange toile inspirée de David Lynch qui montre une créature avec un seul œil et une branche en guise de tête. Elle me parle d’IdleBeats, l’atelier de sérigraphie qu’elle a ouvert l’an dernier et qui tient aussi lieu de centre communautaire pour artistes émergents. « On est le premier atelier en ville à inviter des artistes à créer des sérigraphies, des affiches de spectacles et des t-shirts », dit-elle, ajoutant que l’idée fait vibrer « les jeunes, vous savez, ceux de 20 ans ». Bien que certains de ses amis n’aient que trois ans de plus qu’elle (elle en a 23), « leur style est déjà dépassé ».

En m’éloignant du paisible jardin de Nini Sum, je prends vite conscience que cette ville, un peu comme Manhattan avec le volume au max, semble toujours en mouvement. J’observe un automobiliste effectuer un demi-tour en trois temps, piétons et scooters le contournant de tous côtés pendant qu’il recule. Un vélo rouge déginglué avance, mais je n’arrive pas à voir le cycliste parce qu’il est caché par une pile de boîtes de styromousse →

From left to right
De gauche à droite

A quiet courtyard near the French Concession reveals Shanghai’s calm side; illustrator Nini Sum in her home studio; art – and graffiti – lives on the street near the gallery district of Moganshan Lu. / Une cour tranquille jouxtant l’ex-concession française révèle le côté paisible de Shanghai; l’illustratrice Nini Sum au studio où elle habite; l’art (et les graffitis) prennent d’assaut la rue près du quartier des galeries de Moganshan Lu.



I discover landscape photography and elaborate graffiti on the walls. It brings to mind SoHo in the 1970s, when artists ruled lower Manhattan.

J'observe des photos de paysage et des graffitis élaborés sur les murs. On se croirait à SoHo dans les années 1970, quand les artistes régnaient sur la partie sud de Manhattan.

Clockwise from top left
Dans l'ordre habituel

Artists take advantage of the raw spaces left by 696 Weihai's century-old industrial past; tea is to Shanghai what the venti macchiato is to Manhattan; artist Nini Sum's palette; affordable art is everywhere in Shanghai; Chen Hangfeng poses in front of wallpaper from his Logomania series. Les artistes profitent des grands espaces découlant des années d'exploitation industrielle au 696 Weihai; le thé est à Shanghai ce que le café macchiato grand format est à Manhattan; une palette de l'illustratrice Nini Sum; à Shanghai, l'art abordable est omniprésent; l'artiste Chen Hangfeng pose devant une tapisserie tirée de sa série Logomania.



→→ But Shanghai's maddening pace has a quirky flip side. Everywhere I see people sleeping on subways and in taxicabs, but I only really clue in while stuck in traffic on a six-lane highway. I look to my left and see a cab full of adults – four of them – sound asleep. "What's with all the napping?" I ask Ken, my Singaporean guide. "People sleep whenever they can," he says, attributing it to the city's outrageous work ethic. "Everyone's tired."

The narcolepsy is all the more remarkable given the city's soundtrack – a symphony of car horns, varying in pitch, volume and tone. By late afternoon each day, I find myself craving quiet, and when I enter the century-old low-rise buildings at 696 Weihai Road, near the People's Square, I feel a calm wash over me. With time to kill before my meeting with the artist Chen Hangfeng, I wander through the narrow hallways of the complex, originally used for opium storage. Unlike the more commercially minded gallery district of Moganshan Lu, which I'd visited in the morning, there's no gift shop here and not every door leads to a gallery; some open to artists' studios. I discover staggeringly beautiful landscape photography and portraiture at spaces like stageBACK and White Factory, along with elaborate graffiti on the buildings' walls. It brings to mind SoHo in the 1970s, when artists ruled lower Manhattan, and I'm reminded of something Sum said: "People here are open to new ideas. More and more, this city is becoming like New York."

The late-afternoon sunshine illuminates a wall of peeling green paint as I make my way to Chen's bright, airy studio, where I find him making tea. The only sign of dereliction is the trash hanging from his ceiling – an installation he calls *Luxurious Riffraff*. On one wall, I see an intricately detailed, symmetrical Chinese paper cut. Unlike traditional paper cuts, Chen's is all swooshes and golden arches. "In the past, paper cuts were inspired by nature and animals," he says. "With my Logomania series, I'm doing the same – taking inspiration from our surroundings." →→

→ haute de 5 m. Peut-être qu'il regarde par un œil magique, me dis-je en rigolant.

Mais le rythme débridé de Shanghai a son drôle de revers. Partout j'observe des gens endormis, dans le métro ou les taxis, mais je n'allume vraiment qu'une fois coincé dans un embouteillage sur une autoroute à six voies. Sur ma gauche, j'aperçois un taxi dont les passagers (quatre adultes) dorment à poings fermés. Je me tourne vers Ken, mon guide singapourien: « C'est quoi, toutes ces siestes? » Selon lui, c'est la faute au zèle des travailleurs shanghaiens: « Les gens dorment quand ils peuvent. Tout le monde est fatigué. »

Cette narcolepsie est encore plus remarquable vu la musique de fond, une symphonie de klaxons aux tons, timbres et intensités modulés. Chaque jour, en fin d'après-midi, j'ai une rage de silence; lorsque j'entre dans le groupe de petits immeubles centenaires du 696 Weihai Road, près de la place du Peuple, le calme m'envahit. Ayant du temps à tuer avant ma rencontre avec l'artiste Chen Hangfeng, je déambule dans les étroits couloirs du complexe, qui servait à l'origine à entreposer de l'opium. Contrairement au quartier plus commercial de Moganshan Lu, que j'ai visité ce matin, il n'y a ici aucune boutique de cadeaux et les portes ne donnent pas toutes sur des galeries: certaines s'ouvrent sur des studios. J'observe des portraits et des photos de paysages d'une immense beauté dans des galeries comme stageBACK et la White Factory, de même que des graffitis très élaborés sur les murs des édifices. On se croirait dans le SoHo des années 1970, quand les artistes régnaient sur la partie sud de Manhattan, une impression que m'a confirmé Nini Sum: « Les gens d'ici sont ouverts aux idées nouvelles. De plus en plus, cette ville ressemble à New York. »

Le soleil de fin d'après-midi illumine un mur à la peinture verte écaillée quand je me rends au studio de Chen, vaste et lumineux, où je le trouve en train de faire du thé. Le seul signe de laisser-aller est le tas de débris suspendu au plafond, une installation qu'il a intitulée *Luxurious Riffraff*. Sur un mur, j'aperçois un papier découpé chinois, symétrique et chargé de détails. Contrairement aux papiers découpés traditionnels, celui-ci est tout en arabesques →



→→ In the days following our meeting, I see Chen's work just about everywhere: as art at OV Gallery in the French Concession and as logos for the restaurant Element Fresh and the clothing retailer Z&A, both of which are ubiquitous in Shanghai. The tension between logo creation and anti-logo art, Chen says, is a product of the city's schizophrenia. "People call this city a commercial centre, but I see a lot of interesting art here."

The early evening skies are clearing as I enter Ferguson Lane, a treed 1930s-era cobblestone courtyard in what was once a French Concession hospital. I'm attending an opening at the Leo Gallery for the artist Li Lei. The six-figure price tag commanded by his duotone abstract works – green backdrops splattered with blue; black swaths with grey scratches – is the subject of much cocktail chatter or, at least, the cocktail chatter I understand. In addition to the popping of champagne bottles, I hear snippets of French, German, Mandarin and Korean – and then, panting. Out of the corner of my eye, I see a pug, his tongue nearly dragging on the ground, barrelling toward me. Zipping past my outstretched hand, he darts frantically through the crowd.

"You'll have to *fight* for Dim Sum's attention," a woman says in a posh London accent. Alison Yeung – purple hair, mismatched sneakers, flirtatious smile – introduces herself. She's a shoe designer, and her shop is right here in the courtyard. Before long, I'm standing on a purple carpet in the flagship of Mary Ching amid a line of luxe slippers and provocative stilettos that Yeung describes as "Alice in Wonderland meets boudoir." (Recent collections have been named Orient Erotica and Forbidden Treasures.) The line seems a sure bet in a city with a ballooning appetite for Louis Vuitton and Gucci, but Yeung says that she's facing resistance. "There's a stigma attached to luxury goods made in China. Our challenge is to overcome that." →→

→ et en arches dorées. « Les découpages d'antan étaient inspirés de la nature ou des animaux, dit-il. Avec ma série Logomania, je fais pareil: je m'inspire de ce qui nous entoure. »

Dans les jours qui suivent, je vois les œuvres de Chen partout: exposées à l'OV Gallery dans l'ex-concession française, servant de logos pour les restos Element Fresh et le détaillant de vêtements Z&A, qui sont omniprésents à Shanghai. La tension entre la création de logos et l'art antilogo, selon Chen, est un produit de la schizophrénie urbaine. « On dit que cette ville est un centre du commerce, mais j'y vois beaucoup d'art digne d'intérêt. »

Le ciel du soir se dégage alors que j'entre dans Ferguson Lane, la cour intérieure des années 1930, pavée et arborée, d'un ancien hôpital de la concession française. Je suis là pour le vernissage de Li Lei à la Leo Gallery. Les prix dans les six chiffres que commandent ses œuvres bichromes abstraites (fonds verts giclés de bleu, traits noirs striés de gris) alimentent les conversations, ou du moins ce que j'en saisis. Entre deux bouchons de champagne qui sautent, j'entends des bribes de français, d'allemand, de mandarin, de coréen et... un halètement. Du coin de l'œil, j'aperçois un carlin, la langue à terre, qui fonce vers moi. Ignorant ma main tendue, le chien poursuit sa course folle dans la foule.

« Vous devrez vous battre pour capter l'attention de Dim Sum », m'assure une dame à l'accent londonien distingué. Cheveux violets, espadrilles dépareillées, sourire enjôleur, Alison Yeung se présente. Elle est modéliste de chaussures, et sa boutique donne dans cette même cour. Peu après, je foule un tapis violet dans le magasin-phare de Mary Ching, parmi une gamme de pantoufles de luxe et d'escarpins provocants, très « Alice au pays des boudoirs », dit M^{me} Yeung. (De récentes collections ont été baptisées Orient Erotica et Forbidden Treasures, ou « Trésors interdits ».) Dans une ville avide de Louis Vuitton et de Gucci, sa marque devrait percer, mais M^{me} Yeung dit sentir une résistance: « Il y a un préjugé contre les articles de luxe fabriqués en Chine. Notre défi est de le surmonter. » →

From left to right
De gauche à droite

Late night on Yu Nan Lu; a young employee of shoe designer Alison Yeung; stuffed with a ball of ground pork, soup and seasoning, xiaolongbao dumplings are as hot as the city's indie scene. / Fin de soirée sur Yu Nan Lu; une jeune employée de la modéliste de chaussures Alison Yeung; soupe, boule de porc haché et épices: les dumplings xiaolongbao sont aussi réjouissants que les artistes indépendants de la ville.

Meet the people behind Shanghai's nightlife in our exclusive slide show, only online. En ligne, découvrez les phares de la vie nocturne de Shanghai dans un montage photo exclusif.

enroute.aircanada.com



Shanghai's highways have blue underlighting that makes them look like roadways from the future; the Buddha figurine ensures a safe cab ride – if you can manage to get one. / À Shanghai, un éclairage bleu illumine le dessous des viaducs autoroutiers, leur conférant une allure futuriste; une statue de Bouddha veille sur les passagers des taxis (à condition qu'ils puissent en trouver un).

→→ Like Alison Yeung, Yan Yang is banking on shifting tastes. I meet the founder of independent record label Zhu Lu He Feng a few days later backstage at the new music venue Mao Livehouse. He removes oversize headphones to greet me, then takes me through a tall hall painted in red. Rusted industrial light fixtures hang above us. "I wanted to form my label three years ago," he says, "but the scene wasn't mature enough. Now the market's changed." Since launching last year, he's signed seven bands. (He drums for two of them: Pinkberry and Sonnet.) Local talent is thriving, and the music community – virtually non-existent just a few years ago – is growing quickly around it. "The previous generation, five years older, doesn't know rock 'n' roll," he says. "But once my class graduated from university and started working in different industries, we began to change society by bringing our colleagues to shows and introducing them to rock 'n' roll."

Tonight, at Yuyintang, everyone likes rock 'n' roll. By 1 a.m., the evening's final act, the Fever Machine – a trio of expats from France, the U.S. and Ecuador – wraps up its set, and I, along with the crowd, am still buzzing. Before I can get in line for a grilled skewer of meat outside the venue (a fixture outside Shanghai's clubs), I'm swept into a cab by a group of new friends en route to Shelter, a nightclub in a former bomb shelter. To my right, a girl is channelling Japanese cool, wearing thick-framed black circular glasses and a striped shirt; to my left, a guy is wearing a straw porkpie hat and skinny jeans. For a moment, I feel like I could be in Brooklyn – or Tokyo.

At Shelter, we descend a long flight of stairs and head deep underground. A black-and-white flat-screen TV, mounted above the DJ booth, displays the turntables as folks bob, weave and gyrate to the booming breakbeats. I guzzle a Tsingtao beer and then step onto the edge of the dance floor. I am hesitant, observing the crowd and rocking self-consciously. Soon, however, my new friends – whose names I never quite learn – pull me toward them. I submit and melt into the crowd. I am dancing, oblivious to the sweat dripping off my forehead and to the first light of day kissing the buildings a couple of stories overhead. It's late, but I'm not tired. Tomorrow can wait – for a little while, at least. ←
Write to us: letters@enroutemag.net

→ Comme Alison Yeung, Yan Yang table sur les goûts changeants. Le fondateur de la maison de disques indépendante Zhu Lu He Feng me reçoit quelques jours plus tard dans les coulisses de la nouvelle salle de spectacle Mao Livehouse. Retirant un énorme casque d'écoute, il m'entraîne dans le hall aux grands murs peints en rouge. Des luminaires industriels rouillés pendent du plafond. « Je voulais lancer mon label il y a trois ans, confie-t-il, mais le milieu n'était pas prêt. Là, le marché a changé. » Depuis son implantation l'an dernier, il a mis sept groupes sous contrat (dont deux pour qui il joue de la batterie, Pinkberry et Sonnet). Le talent local est florissant et la communauté musicale, négligeable il y a quelques années, se développe rapidement. « La génération précédente, de cinq ans plus âgée, ne connaît pas le rock, poursuit-il. Mais quand les diplômés de ma promotion se sont trouvés du boulot dans divers domaines, on a amorcé un changement social en invitant nos collègues à des spectacles et en les initiant au rock. »

Ce soir, au Yuyintang, tout le monde aime le rock. À 1 h, quand Fever Machine (un trio d'émigrés, de France, des États-Unis et d'Équateur) met un terme à la soirée, le public, moi compris, plane. À la sortie, avant de pouvoir faire la file pour commander une brochette de viande grillée (à un comptoir comme on en trouve devant toutes les salles de Shanghai), je suis entraîné dans un taxi par un groupe de nouveaux amis se rendant au Shelter, une boîte située dans un ancien abri antiaérien. À ma droite, une fille respire la branchitude japonaise, lunettes noires rondes à monture épaisse et chemisier rayé; mon voisin de gauche porte un petit chapeau de paille rond et un jean moulant. Je pourrais être à Brooklyn ou à Tokyo.

Au Shelter, un long escalier nous mène profondément sous terre. Au-dessus de la cabine du DJ, une télé noir et blanc à écran plat montre des images des platines tandis que les gens sautillent et virevoltent sur les breakbeats. Je cale une Tsingtao et m'avance au bord de la piste de danse. J'hésite, observant la foule et bougeant timidement. Mais déjà mes nouveaux amis (dont je n'arrive pas à retenir les noms) me tirent vers eux. Je me laisse faire et me fond dans la foule. Je danse, sans me soucier de la sueur qui perle sur mon front ou de l'aube qui effleure les immeubles, quelques étages plus haut. Il est tard, mais je ne suis pas fatigué. Demain peut attendre. Du moins encore un peu. ←
Vos commentaires: courrier@enroutemag.net

i For travel and destination information, see [Itinerary \(page 121\)](#). / Pour de plus amples détails sur cette destination et sa desserte, consultez l'[Itinéraire \(p. 121\)](#).